

Jean de Fer

Il était une fois un roi qui possédait, près de son château, une grande forêt où foisonnait toute sorte de gibier. Un jour, il y envoya un garde-chasse avec l'ordre de lui abattre une chèvre sauvage, mais le garde ne revint pas. « Peut-être lui est-il arrivé quelque malheur ? » dit le roi, et le lendemain il dépêcha deux autres gardes à sa recherche ; eux non plus ne revinrent pas.

Alors, le troisième jour, le roi rassembla tous ses gardes-chasse et leur dit : « Vous devez fouiller toute la forêt et ne revenir vers moi qu'après avoir retrouvé ces trois-là. » Mais aucun d'eux ne revint non plus, et pas un seul chien de la meute qu'ils avaient emmenée ne regagna la maison.

Dès lors, plus personne n'osa pénétrer dans cette forêt, qui devint silencieuse et solitaire ; seulement, de temps à autre, un aigle s'élevait au-dessus d'elle ou un faucon prenait son envol.

Ainsi passèrent beaucoup d'années, jusqu'à ce que soudain un garde-chasse étranger se présentât devant le roi, demandât à entrer à son service et s'offrît à pénétrer dans cette forêt dangereuse.

Le roi refusa d'y consentir et dit : « Il y a quelque chose d'impur dans cette forêt, et je crains qu'il ne t'arrive là-bas le même sort qu'à ceux qui y ont péri, et que tu n'en sortes jamais. » Le garde répondit : « Sire, je veux tenter l'aventure à mes risques et périls, car je n'ai jamais connu la peur. »

Le voilà donc parti avec son chien dans la forêt. Peu après, le chien tomba sur la piste d'une bête et voulut la suivre ; mais à peine eut-il fait deux pas qu'il se trouva devant une mare profonde et ne put avancer d'un seul pas davantage, lorsqu'une main nue surgit de l'eau, saisit le chien et l'entraîna au fond de la mare.

Ayant vu cela, le garde-chasse revint, ramena avec lui trois hommes et les força à vider entièrement cette mare à l'aide de seaux. Lorsqu'ils eurent atteint le fond, ils aperçurent un homme sauvage, à la peau sombre comme du fer rouillé, et tellement couvert de poils qu'ils lui pendaient jusqu'aux genoux. Ils le lièrent avec des cordes et le conduisirent au château. Tous s'émerveillèrent de cet homme sauvage, tandis que le roi ordonna de l'enfermer dans une cage de fer au milieu de sa cour, défendant sous peine de mort d'ouvrir la porte de la cage, et remit la clé à la reine elle-même pour qu'elle la gardât.

Et dès lors, chacun put entrer librement dans cette forêt.

Le roi avait un fils d'environ huit ans qui, un jour, jouait dans la cour, et pendant le jeu, sa boule d'or roula dans la cage. L'enfant courut vers la cage et dit à l'homme sauvage : « Rends-moi ma boule. » — « Je te la rendrai seulement, répondit celui-ci, lorsque tu m'ouvriras la porte. » — « Non, dit l'enfant, je ne ferai pas cela : le roi l'a interdit », et il s'enfuit en courant.

Le lendemain, il revint et réclama de nouveau sa boule. L'homme sauvage lui répondit : « Ouvre la porte », mais l'enfant ne voulut point le faire.

Le troisième jour, alors que le roi était parti à la chasse, l'enfant revint encore et dit : « Quand bien même je le voudrais, je ne peux pas ouvrir : je n'ai pas la clé. » Le sauvage répliqua : « Elle repose sous l'oreiller de ta mère ; c'est là que tu peux la prendre. »

L'enfant, désireux de retrouver sa boule, balaya toute hésitation et rapporta la petite clé.

La porte s'ouvrait difficilement ; en l'ouvrant, l'enfant se pinça même le doigt, et lorsqu'il eut enfin ouvert la porte, le sauvage sortit de la cage, lui rendit sa boule et s'éloigna précipitamment. L'enfant fut saisi de frayeur. Il se mit à crier après le sauvage : « Ne pars pas, homme sauvage, sinon je serai puni à cause de toi ! »

Celui-ci revint, souleva l'enfant, le plaça sur son épaule et s'éloigna rapidement dans la forêt.

Lorsque le roi revint et vit la cage vide, il demanda à la reine comment cela avait pu arriver. Elle ne put rien expliquer, chercha la petite clé, mais elle avait disparu. Elle appela son fils, mais aucune réponse ne vint.

Le roi envoya des gens à sa recherche, mais ils ne trouvèrent pas le prince. Alors le roi comprit ce qui s'était passé, et une grande tristesse s'empara de la cour royale.

Quand l'homme sauvage fut de retour dans sa forêt profonde, il fit descendre l'enfant et lui dit : « Tu ne reverras plus ni ton père ni ta mère, mais je te garderai auprès de moi ; tu m'as libéré, et je dois avoir pitié de toi. Si tu fais tout ce que je t'ordonnerai, tu vivras bien. Je possède toutes sortes de trésors et d'or — davantage que quiconque en ce monde. »

Il prépara pour l'enfant un petit lit de mousse, sur lequel celui-ci s'endormit, et le lendemain matin, le sauvage le mena auprès d'une source et lui dit : « Vois, cette source aurifère est claire et transparente comme du cristal ; tu dois t'asseoir auprès d'elle et veiller attentivement à ce que rien n'y tombe, sinon elle sera souillée. Chaque soir, je viendrai ici vérifier si tu as exécuté mon ordre. »

L'enfant s'assit près de la source et se mit à admirer les petits poissons d'or et les serpents d'or qui y scintillaient, veillant sans cesse à ce que rien ne tombât dans cette source.

Or, tandis qu'il était ainsi assis, son doigt se mit soudain à lui faire très mal, si bien qu'il le plongea involontairement dans l'eau.

Il le retira aussitôt, mais vit que son doigt était entièrement doré, et beau qu'il s'efforçât d'effacer cet or, tous ses efforts furent vains.

Le soir, l'homme sauvage (qui s'appelait Jean-de-Fer) revint, regarda l'enfant et dit : « Qu'est-il arrivé à la source ? » — « Rien », répondit l'enfant, tenant derrière son dos sa main au doigt doré afin que l'autre ne la vît point. Mais Jean-de-Fer dit : « Tu as plongé ton doigt dans l'eau ; cette fois, je te le pardonne, mais prends garde : ne laisse plus rien y tomber. »

Le lendemain, de grand matin, l'enfant s'assit de nouveau près de la source et la surveilla.

Et de nouveau son doigt lui fit mal ; il le passa dans ses cheveux, et par malheur, un cheveu de sa tête tomba dans la source. Il le retira aussitôt, mais le cheveu aussi était entièrement doré.

Jean-de-Fer vint et savait déjà ce qui s'était passé. « Tu as laissé tomber un cheveu dans la source, dit-il, et une fois encore je te le pardonne, mais si une troisième chose semblable arrive, la source sera souillée et tu ne pourras plus rester chez moi. »

Le troisième jour, l'enfant s'assit près de la source et n'osa plus bouger, bien que son doigt lui fit très mal. Mais l'ennui le tourmentait, et il se mit à regarder l'eau comme dans un miroir. Il se pencha, se pencha encore pour mieux examiner ses yeux, lorsque soudain des mèches de ses longs cheveux, glissant de ses épaules, touchèrent l'eau.

Il se leva d'un bond, mais déjà tous les cheveux de sa tête étaient dorés et brillaient comme le soleil. On peut imaginer combien l'enfant fut effrayé ! Il s'enveloppa la tête d'un mouchoir afin que le sauvage ne pût voir ses cheveux.

Mais lorsque celui-ci arriva, il savait déjà tout. « Ôte le mouchoir de ta tête », dit-il.

Alors les cheveux dorés roulèrent sur les épaules de l'enfant, et celui-ci, beau qu'il s'efforçât de s'excuser, ne put rien y faire.

« Tu n'as pas réussi l'épreuve, lui dit le sauvage, et tu ne peux plus rester ici. Va par le monde et apprends ce qu'est la pauvreté. Mais comme ton cœur n'est pas

méchant et que je te souhaite du bien, je t'accorde une seule chose : si tu te trouves dans le besoin, approche-toi de la forêt et cries : „Jean-de-Fer !" — et je sortirai vers toi et je t'aiderai. Ma force est grande, bien plus que tu ne le penses ; et j'ai assez d'argent et d'or. »

Ainsi le prince sortit de la forêt et marcha par des chemins battus et non battus, toujours plus loin, jusqu'à ce qu'enfin il arrivât dans une grande ville. Il chercha du travail, mais n'en trouva point, et n'avait appris aucun métier pour gagner sa vie.

Finalement, il se rendit au château et demanda s'ils voulaient bien le prendre à leur service. Les serviteurs de la cour ne savaient eux-mêmes à quoi il pourrait leur être utile, mais il leur plut, et ils lui dirent de rester. Finalement, le cuisinier le prit à son service : porter le bois et l'eau, et retirer les cendres.

Un jour, comme il n'y avait personne d'autre sous la main, le cuisinier lui ordonna de porter un plat à la table royale, et comme le jeune homme ne voulait pas montrer au roi ses cheveux dorés, il ne retira point sa petite coiffe de sa tête en présentant les mets.

Personne n'avait encore osé se présenter ainsi devant le roi, qui dit : « Lorsque tu te présentes à la table royale, tu dois ôter ta petite coiffe. » — « Ah, sire, dit l'enfant, je ne puis l'ôter, car j'ai une plaie purulente sur la tête. » Alors le roi fit appeler le cuisinier, le réprimanda et lui demanda comment il pouvait accepter dans sa cuisine un tel garnement. « Chasse-le immédiatement ! » Mais le cuisinier eut pitié de l'enfant et l'échangea avec le jardinier.

Voilà donc le prince contraint de travailler dans le jardin, plantant et arrosant, bêchant et ratissant, endurant vent et intempéries.

Un jour d'été, alors qu'il travaillait seul dans le jardin, la journée était si chaude qu'il ôta sa petite coiffe pour rafraîchir un peu sa tête.

Et ainsi brillèrent

ses cheveux au soleil, de sorte que les rayons en parvinrent jusque dans la chambre à coucher de la princesse, et elle se dressa sur son lit pour voir ce qui brillait ainsi.

Alors elle aperçut le jeune homme et lui cria : « Hé, petit ! Apporte-moi un bouquet de fleurs. »

Celui-ci coiffa précipitamment sa petite casquette, cueillit des fleurs sauvages des champs et les lia en une gerbe.

Comme il montait l'escalier avec son bouquet, il rencontra le jardinier. « Quelle idée as-tu eue de cueillir pour la princesse de si vilaines fleurs ? Va vite en chercher d'autres et choisis les plus belles et les plus rares. » — « Ah non ! dit le jeune homme. Les fleurs sauvages sentent meilleur et lui plairont davantage. »

Lorsqu'il entra dans sa chambre, la princesse dit : « Ôte ta petite casquette ; il ne convient pas que tu restes coiffé devant moi. » Il lui répondit de même : « Je n'ose pas l'ôter : j'ai toute la tête couverte de croûtes. » Mais elle saisit sa casquette et l'arracha, et ses cheveux d'or roulèrent sur ses épaules, si bien que c'était un plaisir de les voir.

Il voulut s'enfuir, mais la princesse le retint par la main et lui donna une pleine poignée de ducats. Il quitta la princesse, sans prêter aucune attention à cet or, le porta au jardinier et dit : « Donne-le à tes enfants, qu'ils s'en amusent. »

Le lendemain, la princesse le fit appeler de nouveau et lui ordonna d'apporter un bouquet de fleurs des champs ; et lorsqu'il parut avec les fleurs, elle saisit aussitôt sa casquette et voulut l'arracher, mais il la tint fermement des deux mains.

Et de nouveau elle lui donna une poignée de ducats, et de nouveau il les remit aux enfants du jardinier.

Et le troisième jour, ce fut la même chose : elle ne put lui arracher sa casquette, et il ne voulut point prendre son argent.

Peu de temps après, la guerre éclata dans ce pays.

Le roi rassembla ses troupes, mais il ne savait s'il réussirait à vaincre l'ennemi, qui était puissant et disposait d'une grande armée.

Alors le jeune homme dit : « Me voici maintenant devenu grand, et je veux aussi aller à la guerre ; donnez-moi seulement un cheval. » Les autres serviteurs se moquèrent de lui et dirent : « Quand nous serons partis, cherche-toi un cheval toi-même : nous te laisserons un cheval à l'écurie. »

Lorsqu'ils furent partis, il alla à l'écurie et parvint à grand-peine à en tirer un cheval : le cheval était chétif et boitait d'une patte. Le jeune homme monta tout de même dessus et se dirigea vers la forêt profonde.

Arrivé à la lisière, le jeune homme cria trois fois : « Jean-de-Fer ! » — et si fort que l'écho retentit dans la forêt.

Aussitôt l'homme sauvage parut devant lui et demanda : « Que désires-tu ? » — « Je désire un bon cheval pour aller à la guerre. » — « Tu obtiendras ce que tu désires, répondit Jean-de-Fer, et même plus que tu ne demandes. »

Il retourna dans sa forêt, et peu après un palefrenier en sortit, menant en laisse un cheval qui flairait des naseaux et qu'on avait peine à retenir ; et derrière le palefrenier suivait toute une troupe de cavaliers cuirassés de fer, dont les épées étincelaient au soleil. Le jeune homme remit au palefrenier son cheval à trois jambes, sauta sur le coursier vigoureux et partit à la tête de la troupe.

Lorsqu'ils approchèrent du champ de bataille, la plus grande partie de l'armée royale avait été taillée en pièces, et les survivants s'apprêtaient déjà à battre en retraite.

Alors le jeune homme fondit avec ses cavaliers cuirassés, se rua comme une tempête sur les ennemis et brisa tout ce qui osa lui résister. Les ennemis voulurent prendre la fuite, mais il les poursuivit partout à la trace et ne s'arrêta que lorsqu'il n'en resta plus vestige.

Mais au lieu de se rendre auprès du roi, il conduisit sa troupe par des chemins détournés vers la forêt et invoqua de nouveau Jean-de-Fer. « Que désires-tu ? » demanda l'homme sauvage. « Reprends ton cheval et tes cavaliers cuirassés, et rends-moi mon cheval à trois jambes. »

Tout se passa comme le jeune homme l'avait souhaité, et il retourna au château sur son cheval à trois jambes.

Lorsque le roi revint chez lui, sa fille vint à sa rencontre et le félicita de sa victoire. « Ce n'est pas moi qui ai vaincu, dit le roi ; le vainqueur fut un chevalier étranger, qui vint à mon secours avec sa troupe. »

La fille voulut savoir qui était ce chevalier étranger, mais le roi lui-même ne le savait pas. Il dit : « J'ai vu qu'il s'était lancé à la poursuite de l'ennemi, puis il a disparu de mes yeux. »

La princesse s'enquit auprès du jardinier de son aide ; celui-ci se mit à rire et dit : « Il vient tout juste de rentrer à la maison sur son cheval à trois jambes. »

Et les autres serviteurs se moquèrent tous de lui en criant : « Voici notre héros qui arrive sur Boiteux. » Ils lui demandèrent encore : « Derrière quelle haie étais-tu couché, affalé ? » Mais il leur répondit : « C'est moi qui me suis le plus distingué, et sans moi vous auriez été bien mal en point. » Alors ils se mirent à rire encore plus fort.

Le roi dit à sa fille : « Je donnerai une grande fête, qui devra durer trois jours, et lors de cette fête tu lanceras une pomme d'or : peut-être ce chevalier étranger viendra-t-il et ramassera-t-il ta pomme. »

Lorsque la nouvelle de cette fête fut annoncée, le jeune homme alla vers la forêt et invoqua Jean-de-Fer. « Que désires-tu ? » demanda celui-ci. « Je désire obtenir la pomme d'or de la princesse. » — « Considère-la comme tienne ! dit l'homme sauvage. Et voici encore : tu recevras de moi une armure rouge et tu viendras à la fête sur un excellent cheval alezan. »

Quand le jour de la fête arriva, le jeune homme se mêla à la foule des chevaliers et ne fut reconnu de personne.

La princesse sortit vers les chevaliers et leur lança la pomme d'or ; mais seul le jeune homme réussit à la saisir, et dès qu'il l'eut en main, il disparut aussitôt.

Le lendemain, Jean-de-Fer vêtit le jeune homme d'une armure blanche et lui donna un cheval gris pommelé. De nouveau il obtint la pomme, et dès qu'il l'eut saisie, il s'enfuit avec elle.

Le roi se fâcha de cela et dit : « Il n'est pas permis d'agir ainsi ! Il doit se présenter devant moi et déclarer son nom. » Et il donna cet ordre : « Si le chevalier qui a attrapé la pomme tente de nouveau de s'enfuir, il faut le poursuivre, et s'il ne veut pas revenir de son plein gré, le tailler en pièces et le transpercer. »

Le troisième jour de la fête, le jeune prince reçut de Jean-de-Fer une armure noire et un cheval noir, et il attrapa de nouveau la pomme. Comme il songeait à s'enfuir avec elle, les gens du roi se lancèrent à sa poursuite, et l'un d'eux s'approcha si près qu'il lui blessa la jambe avec la pointe de son épée.

Le jeune prince leur échappa néanmoins, mais son cheval galopait si furieusement que son heaume tomba de sa tête, et ils virent que ses cheveux étaient d'or. Là-dessus ils firent demi-tour et rapportèrent tout au roi.

Le lendemain matin, la princesse interrogea le jardinier au sujet du jeune homme. « Il travaille au jardin, répondit celui-ci. C'est un original : il était aussi à la fête et n'est revenu que tard dans la soirée : il nous a montré trois pommes d'or qu'il avait gagnées à la fête. »

Le roi le fit venir devant lui, et il parut de nouveau avec sa petite casquette, mais la princesse la lui arracha aussitôt, et ses cheveux d'or tombèrent en boucles souples sur ses épaules, et il était si beau que tous en furent émerveillés.

« Es-tu donc ce chevalier qui, pendant les trois jours, est venu à la fête dans des armures de couleurs différentes et a attrapé les trois pommes ? » demanda le roi. « Oui, répondit le jeune homme ; il tira de sa poche trois pommes d'or et les présenta au roi. Et s'il vous faut encore davantage de preuves, voici la blessure que vos gens m'ont faite lors de la poursuite. C'est aussi moi qui suis le chevalier qui vous a aidé

à remporter la victoire sur les ennemis. » — « Si tu es capable d'accomplir de tels exploits, tu n'es pas l'aide d'un jardinier : dis-moi, qui est ton père ? » — « Mon père est un puissant roi, et j'ai autant d'or que mon cœur en désire. » — « Je le vois, dit le roi, et je te suis redevable. Que puis-je faire pour te complaire ? » — « Oui, cela est en votre pouvoir : accordez-moi votre fille en mariage. »

Alors la princesse se mit à rire et dit : « Il va droit au but ! Eh bien, depuis longtemps déjà j'avais deviné, à ses cheveux d'or, qu'il n'était pas un simple ouvrier », et, s'approchant de lui, elle l'embrassa.

À leurs fiançailles arrivèrent son père et sa mère, qui ne pouvaient se rassasier de joie, car ils avaient déjà perdu tout espoir de revoir un jour leur fils.

Et comme tous étaient assis à la table des noces, soudain la musique se tut, les portes s'ouvrirent, et un roi très important entra dans la salle avec une nombreuse suite.

Il s'approcha directement du jeune homme, l'embrassa et dit : « Je suis Jean-de-Fer et j'étais enchanté sous la forme d'un homme sauvage, mais tu m'as délivré du sortilège. Tous les trésors que je possède doivent désormais t'échoir... »

Quelle joie alors, quel tumulte et quelle allégresse — quelle douceur à ce festin, et tout autant de gueule de bois !